



Stéphane Paoli

CE QUI  
VIENT

**Les penseurs parmi les plus féconds  
dessinent le monde de demain**

LLL  
LES LIENS QUI LIBÈRENT



## Ce qui vient

« Ce qui vient est le prolongement des années de radio durant lesquelles j'ai pu rencontrer et écouter des personnalités venues de disciplines et d'horizons différents, scientifiques, culturels, politiques, économiques. Quels que soient leurs domaines de compétence, beaucoup d'entre elles poursuivent leur recherche en pratiquant leur propre remise en cause et celle de leurs travaux. J'ai aimé ces explorateurs qui se sont libérés des certitudes et qui ont trouvé leur curiosité dans le doute. Ceux-là ont fait tomber des murs, ils se sont débarrassés de l'exclusivité de leurs savoirs, ils ont fait la peau à l'hubris qui nous égare. La volonté humaine de puissance est une fausse piste. Nous ne sommes le centre de rien dans un monde en recombinaisons permanentes, aléatoires ou accidentelles. L'univers n'a pas de centre ni de bord, nous devons composer avec ce qui nous entoure. Cet ouvrage construit une toile dans laquelle les points de convergence sont nombreux entre les disciplines, entre les imaginaires nés du monde multipolaire, entre les cultures ancestrales et la digitalisation contemporaine. Il révèle enfin, aussi émouvante qu'une échographie, l'image du nouveau monde en gestation, vivant et palpitant. Le monde ne va pas changer, il a déjà changé. L'espérance n'est jamais vaine. »

S. P.

**Stéphane Paoli** est journaliste. Il a notamment présenté pendant de longues années le 7/9 de France Inter, puis 3D, où la pluridisciplinarité servait le traitement de l'actualité, enfin Agora, le rendez-vous politique du dimanche midi de la station.



Stéphane Paoli

# CE QUI VIENT

ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT



*En hommage à Paul Virilio.*





## I

### Quatorze plus un

C'est grâce à lui que je me suis fait araignée. C'était en décembre 2018, j'arrivais au Palais de Tokyo, à Paris, pour visiter l'exposition d'un architecte argentin, Tomás Saraceno. Je ne savais que peu de chose sur lui. J'aime l'architecture, et j'ai vu ce jour-là des constructions qui m'ont paru parmi les plus belles, fines, légères, spatiales. Pourtant, je n'ai pas su aussitôt ce que je regardais.

La première salle était plongée dans le noir. En suspension y apparaissaient des réseaux de fils qui semblaient lumineux. J'ai pensé à un cerveau humain, à une déambulation au milieu des neurones. Ça m'a plu. Un cerveau est un monde en soi. Par endroits, les fils s'agglutinaient et constituaient des amas. L'avancée dans cet espace où ces ensembles complexes semblaient se superposer était vertigineuse. Cet univers était-il en expansion, je m'en suis posé la question, jusqu'au moment où j'ai vu bouger quelque chose qui ressemblait à un nœud. Je me suis approché. C'était une araignée, presque invisible tant elle se confondait avec sa toile. Elle était minuscule dans ce lacis qu'elle avait tissé, immense

par rapport à sa taille, de la surface d'une métropole, sans commune mesure avec les toiles des villes, celles d'appartements, dans les coins de porte, à l'angle des radiateurs, ni même, pourtant plus grandes où gisent les enveloppes vides d'insectes aspirés, celles dans les maisons de campagne. J'étais au milieu d'une salle obscure, entouré de toiles qui ressemblaient à des galaxies, toutes d'une si grande élégance que le nombre d'or y trouvait évidemment sa part. La minuscule araignée, en bougeant à peine, venait, à mes yeux, de transformer le sens de cette première salle.

Il y en avait une deuxième, celle-là brillamment éclairée, bruyante d'humains précédemment silencieux et dissous dans la pénombre de la salle des toiles. D'une coupole au milieu du plafond pendait un long fil, tel le pendule de Foucault, au bout duquel se trouvait un crayon. Au sol, une grande feuille de papier blanc que le crayon effleurait était zébrée de traits, certains droits, d'autres courbes, courts ou longs. Par moments, le crayon était immobile. Le plus souvent, il se déplaçait sur la feuille, traçant une nouvelle ligne. Il suffisait qu'une personne entre dans cette salle pour mouvoir le crayon. Le déplacement d'air entraîné par la marche des visiteurs était son moteur. Cette interaction subtile suffisait à comprendre la connivence entre les araignées et les courants d'air.

Cette leçon de pédagogie simple et éclairante m'apparaît aujourd'hui comme étant la graine à l'origine du projet de ce livre, les interactions permanentes et infinies à l'œuvre dans la nature et à l'origine du vivant. Des phénomènes aléatoires les démontrent, tels que cette femme entrant dans la salle par la gauche puis ces deux enfants vifs-argents et ce groupe de touristes américains derrière un guide brandissant le drapeau de son tour-opérateur. Ils vont produire des

flux d'air agaçant le crayon. Rien n'est écrit, rien n'est prévu, l'interaction est la maîtresse du jeu. À cet instant, l'araignée est pendue dans le vide au bout de son fil. Elle est projetée quelque part qu'elle n'a pas choisi. Elle s'accroche à ce qu'elle trouve, qui sera une branche ou un guidon de vélo. Un destin d'araignée tient à un courant d'air. Et le nôtre ?

J'ai trouvé de la beauté à cet accident permanent, à ce principe d'incertitude. Sœur de l'électron et cousine d'Heisenberg<sup>1</sup>, l'araignée ne possède pas à la fois une position et une vitesse précises. L'indétermination nous offre un espace vital d'adaptation et de création. Elle n'est pas le propre de l'humanité, les végétaux et les animaux ont commencé avant nous. Tout cela, qui était présent dans l'exposition de Tomás Saraceno, m'avait donné envie d'en savoir plus sur cet architecte plasticien attentif aux « mouvements du cosmos et du microcosme », ainsi que le dit Jean de Loisy, le président du Palais de Tokyo. Le catalogue publié à l'occasion de son exposition a renforcé mon intuition qu'il fallait que je suive la piste de l'araignée. Il y est écrit que Saraceno s'inspire des mondes de l'art, de l'architecture, des sciences naturelles, de l'astrophysique et de l'ingénierie, qu'il a initié des collaborations avec des institutions scientifiques, Massachusetts Institute of Technology, institut Max-Planck, université de Singapour, Imperial College, musée d'histoire naturelle de Londres. Il a été résident au Centre national d'études spatiales, a participé au programme d'études de la Nasa, et j'en passe. Quant à moi, je garde de mes années de journalisme une conviction : la pluridisciplinarité permet d'approcher la complexité du monde qui est aujourd'hui le nôtre.

1. Werner Heisenberg (1901-1976), physicien allemand, est l'un des fondateurs de la mécanique quantique. Il a reçu le prix Nobel de physique en 1932.

J'ai souffert de la vanité du traitement de l'information en temps réel. Le fait, dès l'instant qu'il s'est produit, est, ainsi que l'araignée, soumis à un nombre considérable d'interactions qui vont en modifier les effets et parfois même le sens. Dès lors, comment, sinon comprendre, au moins approcher *ce qui vient*? J'ai choisi ce titre en hommage à celui qui fut à la fois un maître et un ami, l'urbaniste et essayiste Paul Virilio. Il est le théoricien du concept d'« accident intégral ». Inventer le navire, c'est inventer le naufrage, disait-il ; inventer l'avion, c'est inventer le crash ; inventer la mise en réseau planétaire, c'est inventer l'accident intégral.

Il s'est produit en 2020, empruntant le maillage des couloirs aériens, se mêlant aux flux dans les halls d'aéroport, aux échanges de marchandises dans les ports et les gares, courant les réseaux ferroviaires et les autoroutes, les rues des villages, des villes et les boulevards des métropoles, les plages et les jardins, minant les camps de réfugiés, les bidonvilles et les ghettos, préférant frapper les plus faibles, les plus âgés, les pauvres et les réfugiés, soudainement disparus des écrans médiatiques en même temps que les guerres en cours, pourtant plus meurtrières que le coronavirus. Il s'est donné le premier rôle des émissions spéciales, toutes chaînes de télévision, toutes nationalités confondues. Car, à la différence des pires fléaux déjà connus de l'humanité, la peste, le choléra, qui ne contaminaient que des territoires, fussent-ils ceux de l'Europe entière, ce coronavirus échappé d'un marché chinois moyenâgeux s'est inoculé à la planète en un mois, son poison étouffant les humains, paralysant l'économie globale, obligeant plus de cinq milliards de personnes au confinement. Catastrophe inédite que prophétisait Paul Virilio, celle qui s'en prendrait au monde global multi-connecté par les voies aériennes, maritimes et par la digitalisation. On ne

pouvait mieux dire, alors qu'Internet n'avait pas encore sa couverture planétaire.

Nul ne peut augurer de ce que sera le jour d'après la Covid-19, mais il ne sera plus le même. Les événements de cette ampleur modifient le système complexe que constitue la relation de l'humanité avec son milieu, la Terre. Le réseau du Web est une construction arachnéenne dont les connexions permanentes composent incessamment des situations et des figures aléatoires. Le monde qu'il a tissé demande une approche prudente, car elle est numériquement indéterminée. Il ne s'agira donc pas ici de prédire ni d'annoncer, mais seulement d'écouter les voix de celles et ceux en capacité de nous décrire *ce qui vient*.

N'étant pas Virilio, loin de là, je n'ai pas osé aller jusqu'au titre *Ce qui arrive*, qu'il avait choisi pour un essai aux éditions Galilée et une exposition organisée à la Fondation Cartier pour l'art contemporain. Un planisphère couvrait un mur circulaire au sous-sol de l'immeuble transparent créé par Jean Nouvel, qui fut un élève de l'architecte Claude Parent et de l'urbaniste Paul Virilio. Sur tous les continents apparaissaient en animation les flux de déplacements de populations fuyant les calamités climatiques, la montée des eaux pour le sous-continent indien, la sécheresse et la désertification pour l'Afrique, les déforestations pour l'Amérique centrale. C'était il y a dix-sept ans, en novembre 2002. L'accident climatique intégral était déjà engagé, nourrissant des débats contradictoires dans les cercles scientifiques. Y existaient des propriétaires exclusifs de leurs connaissances considérant que la remise en cause de leurs points de vue climatosceptique était une soumission aux hypothèses. Dix-sept ans plus tard, les 11 milliards de tonnes de banquise s'effondrant en une seule journée au Groenland début août 2019, après 197

milliards de tonnes en juillet, n'ont pas suffi à leur aggiornamento. Est alors apparue une jeune fille, aussitôt taxée d'autisme par les mêmes. Tel le joueur de flûte de Hamelin, elle a entraîné derrière elle des milliers d'adolescents dans le monde avant de prendre la parole à l'Organisation des Nations unies (ONU) pour interpeller les gouvernants.

La légende, reprise par Mérimée, puis par Sartre à sa façon, raconte que, au XIII<sup>e</sup> siècle, la ville allemande de Hamelin avait été envahie par les rats et que ses habitants mouraient de faim. Était venu un joueur de flûte. Contre la promesse de mille écus, il avait, jouant de sa flûte, attiré tous les rats jusqu'à la rivière Weser, où ils s'étaient noyés. Mais la prime ne lui fut pas payée, et il fut chassé de la ville à coups de pierres. Il revint quelque temps plus tard et, à nouveau de sa flûte, attira cent trente garçons et filles qui le suivirent jusqu'à une grotte qui se referma sur eux. Jamais leurs parents ne les revirent. Greta Thunberg, nouvelle joueuse de flûte, accuse les puissants de ce monde de sacrifier sciemment sa génération, de laisser la Terre se refermer sur elle. De fait, une réaction générationnelle, sinon une révolution, est engagée qui sépare l'ancien monde du nouveau déjà en construction. C'est donc *ce qui vient*.

Pour décrire cette lame de fond, car elle couvre déjà presque complètement la planète, je me suis tourné vers des scientifiques et des chercheurs de disciplines différentes. J'en avais déjà accueilli certains dans des émissions de radio, avais lu les essais d'autres, quelques-uns sont devenus des amis. Tous ont un point commun, leur modestie et leur familiarité avec le doute. Je les ai rencontrés longuement. J'ai enregistré nos entretiens, mais je n'en donnerai pas ici un compte-rendu chronologique, la vision du généticien puis celle du géologue. Je vais tenter de construire une toile dont

les nœuds constitueront les points de convergence entre les disciplines et les regards. Je vais essayer d'être l'araignée de Saraceno pour avoir une approche systémique de *ce qui vient*, en me livrant à une exploration de la complexité.

Ils sont quatorze plus un, accueilli en cours d'écriture pour répondre à l'intrusion du virus. L'ordre des entretiens ne sera pas toujours celui du récit, bousculé qu'il est par ce nouvel acteur en cousinage avec l'écosystème. La Covid-19 s'en est pris au monde avec un acharnement de tueur en série afin que le message de sa voracité soit perçu comme n'épargnant personne. La situation était inimaginable en fin d'année 2019 et ne figurait donc pas dans l'architecture narrative que j'avais imaginée. C'était évidemment une incohérence de ma part. Je ne pouvais prétendre me mettre dans la peau de l'araignée, contrainte de composer avec les courants d'air aléatoires pour le tissage de sa toile, sans accepter tout ce qui pouvait advenir.

En cours de récit, alors que j'avais commencé d'écrire début décembre, avant que la Covid-19 ne frappe à toutes les portes, je me suis tourné vers une parole imprévue, celle du sociologue Jean Viard, directeur de recherche au CNRS, l'ajoutant aux quatorze en tant qu'observateur *in extremis* parce que je savais sa pensée roborative, à la mesure de la bête invisible qui avait commencé de démonter la mondialisation. Cette pandémie restera comme une fable sinistre, celle d'un coronavirus devenu miroir de nos sociétés entrelacées. Jean Viard s'est échappé comme à son habitude du bain d'anxiété ambiant en me disant, sans cynisme ni insensibilité aux malheurs des familles touchées: «Le virus, c'est la solution».

Avant que ne se produise la catastrophe, j'avais souhaité ouvrir en grand sur l'univers et ce qu'il nous réserve. Pour

cela, j'avais en premier sollicité Michel Cassé, astrophysicien, directeur de recherche au Commissariat à l'énergie atomique (CEA) et chercheur à l'Institut d'astrophysique de Paris, rattaché au Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Ses connaissances de la physique, des premiers atomistes grecs, Épicure, Lucrece, Parménide, Démocrite, jusqu'à la physique stellaire, la nucléosynthèse<sup>1</sup> et la physique quantique, confinent à la poésie. La non-localité quantique et l'indétermination sont aussi des formes poétiques. Michel Cassé est un esprit libre qui ne déteste pas la fantaisie. Il porte volontiers des casquettes visière sur la nuque. «Toute clarté se paie d'un mystère», me dit-il souvent avec gourmandise, laquelle ne lui est pas étrangère. Il avait organisé à Auch un an plus tôt un banquet de Platon, les Semailles occitanes, avec son complice et ami d'enfance aujourd'hui disparu, le chef André Daguin, gersois lui aussi. «Les scientifiques cherchent les étoiles, les cuisiniers aussi», fut son commentaire pour l'occasion.

Le deuxième, Marc Augé, est un anthropologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), qu'il a présidée. Il a sillonné l'Afrique, puis l'Amérique centrale et étudié son environnement immédiat à Paris, ce qui l'a conduit à co-créeer le Centre d'anthropologie des mondes contemporains à l'EHESS. Son apparente fragilité m'a ému lorsque je suis allé l'accueillir en gare d'Arles, où il avait accepté de me retrouver pour quelques jours d'entretien dans ma maison des Alpilles. Il a été l'un des derniers à descendre du train, marchant à petits pas et semblant porter le poids de son âge. J'ai très vite renoncé à cette première

1. Ensemble des processus physiques conduisant à la synthèse des noyaux atomiques par fission ou fusion nucléaire.



image tant il m'a impressionné par la vivacité de son intelligence et plus encore par sa profondeur, où pointait parfois la malice lorsqu'il évoquait l'ethno-fiction qui est devenue son violon d'Ingres (le peintre adorait jouer du violon et fut deuxième violon au Capitole de Toulouse). Elle lui permet de faire la part entre le réel et la fiction. Sa crainte est la confusion des genres. Elle menace, dit-il, toute vie sociale. J'ai aimé l'impatience de cet homme se disant « fatigué par les dandys qui nous condamnent à la catastrophe ».

La troisième, Claudie Haigneré, n'oubliera jamais le rideau vert d'une aurore boréale vue en août 1996 depuis un hublot de la station orbitale russe Mir lors de la mission Cassiopée. Elle était alors la première femme française dans l'espace. À quinze ans, elle a passé son bac, puis commencé médecine, est devenue rhumatologue, a obtenu un doctorat en neurosciences, a rejoint le laboratoire de physiologie neurosensorielle du CNRS, où elle a étudié l'adaptation des systèmes sensori-moteurs en microgravité, tout cela parce que Apollo 11 avait nourri depuis l'âge de douze ans « [s]on envie, [s]on désir, [s]on rêve, [s]on imaginaire, [s]on audace ». Aujourd'hui (2020) n'existe qu'une seule femme pour dix astronautes. Claudie Haigneré a ouvert la voie. Elle pense que le prochain récit sera celui de l'espace, elle veut croire à ce village lunaire qui pourrait être la réussite de ce qui n'a pas été possible sur terre, une construction collaborative débarrassée des enjeux de souveraineté nationale. Je me suis dit qu'elle avait accompli le rêve de ses douze ans, alors, pourquoi pas la Lune ?

Le quatrième, Daniel Kaplan, est dans l'éther des réseaux. Il a été l'un des premiers en Europe à les observer, à les penser, à les aménager et à en avoir anticipé les transformations numériques à la Fondation Internet nouvelle génération

(FING), ce qui lui a valu le prix des Technologies numériques. Mais il a voulu aller plus loin, au-delà, dans l'imaginaire. Il a créé Plurality University, point nodal de rencontres et d'échanges sur le Web pour construire le futur sur des imaginaires venus d'une multitude de récits issus de toutes les cultures de la planète. Ce métissage s'est accordé sur l'imagination qui précède l'action, le futur apparaissant comme le fruit d'une construction fictionnelle.

Le cinquième, Dominique Maraninchi, est médecin cancérologue. Il a mis en œuvre le Plan cancer, dirigé l'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé, a fondé l'unité de greffe de moelle osseuse à l'Institut Paoli-Calmettes, centre régional de lutte contre le cancer à Marseille, qu'il a dirigé et où il a effectué la totalité de sa carrière hospitalo-universitaire. Mais son expertise est peu au regard de son épaisseur humaine. Le professeur Maraninchi est économe de sa parole, non qu'il soit réservé, mais sa retenue donne de l'importance à chacun des mots qu'il prononce. Ainsi l'ai-je entendu lors d'une conférence prononcer cette phrase courte: «Pour guérir, il faut nommer et dire.» Peu de mots, mais ils s'appliquent, outre à la médecine, aux sciences humaines et à maintes disciplines. La relation médecin-patient a changé de nature, bousculée par l'information horizontale des réseaux, qui participe de la remise en cause des élites. Mais la façon qu'a le professeur Maraninchi de regarder les mutants que nous sommes l'inscrit là où nul ne peut contester son savoir et son humanité, ce qui nous sauve.

Le sixième, Nicolas Lévy, est généticien, spécialiste des maladies rares, en particulier de la progéria, dont il a le premier identifié le gène, avant une prestigieuse équipe de recherche américaine. Cette pathologie donne à de jeunes

enfants une physionomie et un organisme de vieillard par une sénescence accélérée. Nicolas Lévy se déplace à moto. Il pense et vit aussi vite qu'il roule, a passé un bac philo, il n'aimait pas les maths, à quinze ans a découvert les images de l'invasion de l'Afghanistan par l'armée soviétique. La beauté de ces montagnes et le courage des Afghans l'ont fasciné. Un accident de moto l'a envoyé à l'hôpital gravement blessé. Les médecins l'ont sauvé, il a changé de programme et décidé de faire médecine. En 1989 il a rejoint Médecins sans frontières, est parti pour l'Afghanistan, à 3 500 mètres d'altitude a parcouru chaque jour des kilomètres pour former des infirmiers. Il a effectué plusieurs missions avant de rentrer en France, de devenir l'élève d'un généticien, le professeur Stahl, qui, admirant son courage et son goût du risque, lui avait dit : « La génétique convient à un aventurier. »

La septième, Marie-Laure Salles-Djelic, a dirigé l'École du management et de l'innovation à Sciences Po Paris avant de prendre la tête de l'Institut de hautes études internationales et du développement à Genève, en Suisse. Elle est la première femme de cette institution créée il y a quatre-vingt-douze ans à occuper cette fonction. Je lui ai envoyé un mail résumant mon projet, utiliser la pluridisciplinarité comme clé de lecture de la complexité. Je lui proposais de venir dans les Alpilles, leur beauté et leur calme étant propices à observer le monde. Elle a accepté. Je trouvais son parcours impressionnant, universités Stanford, Harvard, docteur honoris causa de l'université de Stockholm, ESSEC Business School, Bocconi University d'Italie. J'ai rencontré une jeune femme souriante qui, pour expliquer les transformations du capitalisme, la dissémination internationale des idées et des pratiques, les effets de la globalisation, s'est assise, un verre

de châteauneuf-du-pape à la main, et a invoqué le mythe de Prométhée, alias le Prévoyant. Tel qu'elle le décrit, ce récit (VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), repris plus tard par Eschyle (V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), se juxtapose de façon troublante aux temps que nous vivons.

Le huitième, Pierre Choukroune, est géologue tectonicien<sup>1</sup>, professeur à l'université Aix-Marseille, membre du comité scientifique de l'Institut national des sciences de l'univers (CNRS) et du Conseil supérieur de la recherche et de la technologie (CSRT), directeur de thèses sur l'Inde, l'Afrique occidentale, le Mali, la Mauritanie, les ceintures de roches vertes. J'avais pris la précaution de lui dire, comme à tous les autres intervenants, qu'il ne s'agit pas dans cet exercice de prédire mais seulement de décrire ce qui change autour de nous. Il m'avait répondu que la géologie est la seule science pour laquelle il est possible de prédire sans grand risque de se tromper, la tectonique des plaques, en centimètres par an, permettant de voir venir depuis l'Archéen, le Cambrien, le Miocène<sup>2</sup>. Que le débat géopolitique le veuille ou pas, la Turquie, poussée par la plaque africaine, finira en Europe, « mais pas tout de suite », m'avait-il dit en riant.

Le neuvième, Thierry Fabre, est un complice. Il avait eu l'idée, à laquelle il m'avait proposé de m'associer, de créer « Les Rendez-vous de demain », des soirées de débat destinées à rendre les sciences accessibles au plus grand nombre. C'était au théâtre du Gymnase, en haut de la Canebière,

1. La tectonique est la science qui étudie les déplacements et déformations de l'écorce terrestre.

2. L'Archéen, de -4 à -2,5 milliards d'années, est une période d'intense activité magmatique. Le Cambrien, de -542 à -488 millions d'années, est la première période géologique du Paléozoïque. La vie n'y existe que dans les océans. Le Miocène, de -23 à -5,3 millions d'années, est la troisième période de l'ère tertiaire.

à Marseille, dans le Quartier latin de cette ville grecque, entrée gratuite le mardi une fois par mois. Les chercheurs de l'Institut méditerranéen de recherche avancée (IMÉRA), dont Thierry Fabre dirige le programme Méditerranée, étaient invités. Nous allions ensuite dîner avec eux dans un bistrot de tapas où les vins étaient bons. Expérience riche de moments inattendus, de points de vue confrontés, ceux d'un astrophysicien spécialiste des trous noirs, Jean-Pierre Luminet, et d'un historien des idées féru de la querelle des Anciens et des Modernes, le Turc Levent Yilmaz. Les photos d'Albert Camus et de René Char sont au-dessus du bureau de Thierry Fabre. Le poète avait attiré Camus à Lourmarin, dans le Luberon. Leurs « pensées de midi », qui animent Thierry Fabre, s'ouvrent, par-dessus la Méditerranée, au partage entre Orient et Occident, envers et contre les radicalismes.

Le dixième, Pierre-Yves Oudeyer, est informaticien, roboticien, directeur de recherche à l'Institut national de recherche en informatique et en automatique (Inria) à Bordeaux. L'Inria le présente fièrement comme le « leader européen ès robotique ». Sa science est à la croisée de l'intelligence artificielle, des neurosciences et de la psychologie. C'est une approche pluridisciplinaire de disciplines formelles, informatique, robotique, dialoguant avec les sciences humaines et les sciences du vivant. C'est en observant le babillage des nourrissons et les mouvements de leurs corps que Pierre-Yves Oudeyer a créé un langage des robots instruit sur la linguistique, la biologie et les sciences de la complexité. Il a ouvert la relation homme-machine.

La onzième, Vinciane Despret est philosophe des sciences, professeur à l'université de Liège, maître de conférences à l'Université libre de Bruxelles. Elle a eu la curiosité, lors

de ses études en psychologie et en éthologie, de suivre des scientifiques de disciplines différentes sur le terrain, dans leur pratique, pour comprendre comment ils abordent leurs objet d'étude. Ce chemin de traverse l'a conduite à s'écarter de ce qu'elle nomme la « mise en discipline » dans la manière générale d'appréhender le monde. Les intelligences animales lui ont ouvert de nouvelles perspectives sur les relations entre humains, animaux et oiseaux. Les catégories sont culturelles, dit Vinciane Despret, qui se défend de tout classement. Ses analyses se sont libérées des préjugés pour composer avec les interactions qui construisent le vivant.

La douzième, Nathalie Obadia, est galeriste d'art contemporain à Paris et à Bruxelles. Je l'avais invitée dans la dernière émission que j'ai présentée sur France Inter, le 26 juin 2016. Elle avait pour titre « Géopolitique de la culture ». Jack Lang en était l'autre participant. J'avais choisi ce thème considérant qu'à la fin la culture est ce qui résiste le mieux à nos errements humains, peut-être parce qu'elle est à la convergence des mythes et des savoirs, le produit improbable de courants multiples. C'est spécifiquement d'art contemporain et de ses interactions tactiques qu'a traité Nathalie Obadia, de l'hégémonie artistique américaine après la Seconde Guerre mondiale, arme inattendue de la guerre froide aux confins de la ligne de démarcation entre l'Est et l'Ouest à Berlin.

Le treizième, Thierry de Montbrial, polytechnicien, économiste et géopolitologue, est le président de l'Institut français des relations internationales (Ifri), qu'il a fondé en 1979. Il m'avait invité à participer à la première « World Policy Conference », son autre création, en 2008 à Évian. J'avais vu arriver à ce qui est devenu le rendez-vous annuel des dirigeants de la planète Vladimir Poutine entouré d'une horde

d'hommes en costume et lunettes noires, toutes oreillettes de *bodyguards* tire-bouchonnant par-dessus leurs épaules. Ils m'avaient fait penser à l'entrée des gladiateurs au Colisée de Rome pour les *munera*, les combats de rétiaires, de *secutor* et de mirmillons dont l'empereur et le peuple décidaient de la vie ou de la mort en agitant des mouchoirs blancs ou en abaissant le bras droit, main tendue. Nicolas Sarkozy avait suivi, descendant au pas de course une allée latérale de l'immense amphithéâtre qui accueillait la presse mondiale, lui aussi entouré d'une escadrille de « men in black » qui semblaient voler par-dessus les marches. Thierry de Montbrial avait organisé cette conférence internationale au lendemain de la faillite de Lehman Brothers, crête de la crise économique qui avait tétanisé les places financières de la planète. Le XXI<sup>e</sup> siècle a commencé là, avait-il écrit dans son compte-rendu de la conférence. Il avait aussi lancé une mise en garde : « Sans une adaptation drastique et rapide de la gouvernance planétaire, de grands drames mondiaux redeviennent possibles, et même probables. » Douze ans plus tard, son nom s'est imposé à moi pour une lecture de la crise systémique, sanitaire, économique, sociale et politique ouverte par la Covid-19 à l'échelle mondiale.

La quatorzième, Laurence Devillers, est chercheuse au Laboratoire d'informatique pour la mécanique et les sciences de l'ingénieur (Limsi). Elle a fait des dimensions affectives dans nos interactions avec les machines sa spécialité, qu'elle enseigne à l'université Paris-Sorbonne. Les systèmes empathiques ont commencé d'occuper l'espace de nos sociétés jusqu'à le coloniser, créant des dépendances affectives. Ils cachent les menaces de traçage et de contrôle inhérentes à leurs capacités de suivi et d'accompagnement. Des règles éthiques nous protégeront-elles d'un monde sous

## CE QUI VIENT

surveillance continue, d'une fiction orwellienne devenant réalité<sup>1</sup> ?

À l'instant où j'écris ces lignes, confiné comme le sont plus de quatre milliards d'êtres humains, me voilà donc araignée au pied du mur, sans savoir où le vent des idées me soufflera.

Je ne sais pas comment je vais procéder. Précisément, c'est cette indétermination qui m'attire. Il y aura une toile. Elle va m'échapper, puisque rien ne m'appartient, pris que je suis dans un ensemble qui sans cesse bouge autour de moi et de tous les autres, les interactions porteuses de vie.

\*

1. George Orwell (1903-1950), écrivain, essayiste, journaliste, est l'auteur de *1984*, roman dans lequel il crée le concept de Big Brother, un système de surveillance et de contrôle des individus.



## II

### État des lieux

L'araignée voit mal en général. La toile lui transmet les vibrations engendrées par les proies prises au piège. Elle communique toutes les informations nécessaires, localisation, taille, poids, résistance de la prise. À la façon de l'araignée, comment traduire les vibrations du monde afin d'établir un état des lieux, quitte à ce qu'il soit remis en cause par les quatorze plus un, concernant *ce qui vient*?

Quatre mois après en avoir commencé la rédaction, j'écris en ce samedi 29 mars 2020 les lignes qui recomposent le plan de travail que j'avais établi pour ce livre, car en quelques semaines la mondialisation célébrée comme le fait structurant du XXI<sup>e</sup> siècle s'est retournée contre sept milliards d'êtres humains. L'humanité a été la proie prise au piège d'un virus invisible échappé d'un marché chinois à l'ancienne.

Le Seafood Wholesale Market de Wuhan jouxte la gare ferroviaire de Hankou. Il se présente comme le marché « du gibier et des animaux d'élevage pour les masses ». Ce marché aux poissons vend aussi toutes sortes de bêtes, certaines mortes, écorchées à côté du bétail vivant. Les allées sont

étroites, les étals se touchent. Dans ce capharnaüm insalubre, tout se trouve, rats, renards, crocodiles, porcs-épics, salamandres géantes, kangourous, chiens, scorpions, scolopendres, castors, chauves-souris... Les Chinois se vantent de manger « tout ce qui a quatre pattes sauf les tables, tout ce qui nage sauf les bateaux, tout ce qui vole sauf les avions ». Le directeur du Centre chinois de contrôle et de prévention des maladies, Gao Fu, a reconnu la vente illégale d'animaux sauvages vendus comme « viande de brousse » au marché de Wuhan. De nombreux laboratoires d'analyse ont établi que 70 % des nouvelles maladies infectieuses proviennent d'animaux sauvages proposés sur des marchés qui sont, par la proximité des vendeurs et des acheteurs, des foyers de contamination. Lors de l'apparition du SRAS, le syndrome respiratoire aigu sévère, en 2002-2003, il avait été établi que son origine était la civette, proche de la martre, dont la viande était sur les étals du marché de Canton, dans le sud de la Chine. À Wuhan, le voisinage de la gare de Hankou a ouvert la porte à la dispersion du coronavirus 2019 n-Cov, alias Covid-19.

En quelques semaines, le monde est passé de l'insouciance, « c'est une grippe », à l'incrédulité, puis à la sidération. Le confinement s'est imposé partout, en Chine d'abord, en Europe ensuite, puis en Asie, en Afrique, les Amériques et la Russie faisant quelque temps exception, les présidents Trump, Bolsonaro et Poutine semblant convaincus de leur invincibilité et de celle de leurs nations, Boris Johnson encourageant ses concitoyens à ne pas se protéger pour renforcer leurs défenses immunitaires, lui, finissant en soins intensifs, sous respirateur, dans le meilleur hôpital de Londres.

D'un coup, l'économie s'est figée, très vite s'est produite une inimaginable démondialisation, l'accident intégral a eu

lieu, à la vitesse « in-off » qu'avait imaginée Paul Virilio il y a trente ans. Simultanément, et aussi vite, l'air a retrouvé sa transparence, le silence a réinstallé sa durée, les oiseaux qui fuyaient les bruits de la ville se sont remis à chanter, les animaux ont reconquis les espaces, des pumas ont été vus dans les rues de Santiago du Chili, des faons sont venus brouter l'herbe dans des jardins anglais. Provisoirement premier rôle de notre écosystème, l'invisible Covid-19 a installé au premier plan la question existentielle des humains dans leur milieu naturel. Cette situation est inédite qui place brutalement la société mondiale face à ce qu'elle a produit, son interdépendance à tous niveaux, et les inégalités criantes qu'elle a engendrées, connues depuis longtemps, mais qui semblent tout à coup révélées par un mal qui s'engouffre dans la fracture sociale. Aux États-Unis, les Noirs sans couverture médicale constituent 70 % des victimes. Les choix économiques hérités des années 1980 et du « There is no alternative » thatchérien ont délibérément privilégié la financiarisation et le court terme plutôt que la redistribution, l'actionariat plutôt que l'accession aux classes moyennes. Une faille s'est ouverte entre les oligarchies et un nouveau prolétariat. Le projet ultra-libéral, qui ne mérite pas le nom de « modèle », est mis au banc des accusés par un « virus de pauvre », ainsi qualifié par le sociologue Jean Viard.

La vulnérabilité de sociétés se découvrant sans défenses, sans masques ni gants de protection, jugés inutiles et trop chers en d'autres temps, malmène les pouvoirs politiques, tenus pour responsables de ces incuries. Les héros épuisés sont celles et ceux en blouse blanche qui manifestaient peu avant contre leur manque de moyens. Tout est promis au-delà de ce qui est tenable pour sauver l'emploi et l'économie, si peu est fait pour les plus âgés fauchés par dizaines dans les

Ehpad (établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes).

Que produira cette culture de la réification, cette chosification des relations humaines? Nul ne peut présager de la sagesse ou de la folie des nations. Les seules certitudes sont celles des bilans provisoires, qui n'ont cessé de s'aggraver jour après jour, la pandémie comme une traînée de poudre allumant ses feux sur tous les continents.

Mais les virus agresseurs réveillent les défenses immunitaires des organismes vivants. Dans cette configuration singulière, la Covid-19, malgré ses nombreuses victimes, provoque l'espérance. Elle est un anticorps efficace qui peut produire un changement de temporalité, d'échelle, de partage. En si peu de temps, le confinement n'a-t-il pas rappelé les animaux jusque dans les villes, le retour d'un silence apaisant? Le commun dans sa forme naturelle, celle des humains entre eux et avec leur milieu, fait de sa réapparition le message essentiel du virus. On s'est parlé de fenêtre à fenêtre. Un autre monde est possible. Relisant ce que j'ai écrit il y a quatre mois, soudainement jadis, s'impose l'envie de rompre avec ce passé récent. Il semble avoir été vaporisé par un dragon minuscule.

Comme hors du temps, hier reste cependant présent, tout prêt à rebondir quand la vague sera passée. Rien n'est oublié, car tout vibrait fort, partout, une sorte de colère globale qui tournait parfois à la révolte, qui s'accélérait comme une tornade au fur et à mesure qu'elle se communiquait. L'injustice est un déclencheur. Le 17 décembre 2010, un jeune vendeur ambulancier de fruits et légumes, Mohamed Bouazizi, avait été pour la énième fois interpellé par la police à Sidi Bouzid, en Tunisie. Toute sa maigre marchandise lui avait été confisquée. Chômeur de 26 ans, comme beaucoup de sa

génération en Tunisie, c'est lui qui nourrissait ses six frères et sœurs, sa mère et son beau-père. La revue *Jeune Afrique* avait dit de lui qu'il était « un travailleur clandestin qui n'avait pas les moyens de verser des pots-de-vin pour obtenir l'autorisation ». Ce 17 décembre, il s'était rendu à la préfecture pour exiger que son bien lui soit restitué. Mais il n'avait pas été reçu. Il avait hurlé : « Ici le pauvre n'a plus le droit de vivre ! », s'était aspergé d'essence et immolé devant la préfecture. Dans les minutes qui avaient suivi, quelqu'un dans la foule avait crié que Mohamed Bouazizi avait été publiquement giflé par un fonctionnaire de police. C'était faux, mais ces mots avaient coalisé la population contre la dictature du président Ben Ali, au pouvoir depuis vingt-trois ans, la gifle symbolisant la violence d'un régime qui ignorait et réprimait le peuple.

Partout, ces types de réaction ont créé des effets miroirs, les manifestations de rue faisant le tour du monde en images, les peuples se donnant des visages, étudiants de Hong Kong, Gilets jaunes français, les générations aussi, celui d'une adolescente assise jambes croisées devant son cartable, Greta Thunberg. Quel est le commun des colères en Égypte, en Libye, en Syrie, en Algérie, au Liban, en Colombie, au Pérou, en Argentine, au Brésil, en France, en Grande-Bretagne, en Chine ? Les inégalités. Elles sont bien sûr de nature différente, absence de droits et de libertés dans les dictatures, incapacité des travailleurs pauvres à se loger et à se nourrir dans les démocraties, génération Z menacée par un productivisme détruisant la planète.

« *Fake news* », tweeterait Donald Trump, lui-même tuteur d'une stupéfiante vulgarité pour un président incarnant ce qui est encore, mais pour combien de temps, la première puissance mondiale. Les fausses nouvelles étaient et restent